



Les Buveurs de lumière de Jenni Fagan

Traduit de l'anglais (Écosse),
par Céline Schwaller, *Métailié*, Paris, 2017,
304 pages, 20 euros.

C'EST UNE PLUME bien singulière que celle de Jenni Fagan. Native d'Édimbourg, la quadragénaire écossaise manie avec brio ses deux langues, qui sont la poésie et le roman. Découverte en 2012 avec *La Sauvage* (traduit et paru en 2013 chez Métailié), elle figura dès lors sur la liste des jeunes écrivains britanniques les plus prometteurs publiée par la prestigieuse revue *Granta*. L'histoire, située dans un centre d'hébergement pour enfants difficiles, était directement tirée des expériences de l'auteure, qui a grandi dans des familles d'accueil et travaillé comme écrivaine en résidence dans des unités de néonatalogie, des prisons pour femmes, ou encore auprès d'aveugles, de jeunes délinquants et de femmes en danger.

Confirmation d'un talent brut avec ces *Buveurs de lumière*, qui mêle roman des grands espaces et récit postapocalyptique tout en lançant un cri d'alarme en forme de fable cocasse et dramatique. Nous voici à Clachan Fells, lieu fictif du nord de l'Écosse, terres balayées par les vents glaciaux, en 2020, au beau milieu d'un parc de caravanes. Les températures ont chuté tragiquement, les calottes glaciaires avaient fondu, le soleil s'estompe. C'est sûrement le dernier hiver, ici comme partout. C'est là qu'en désespoir de cause arrive Dylan MacRae. En provenance de Londres, ce personnage « hénarhme » (deux mètres de haut, quasi intégralement tatoué) a tout perdu en six mois : sa mère, sa grand-mère et l'antre où il a passé sa vie, un cinéma d'art et d'essai vendu par un promoteur. À Clachan Fells, tous s'apprentent à la fin du monde, tous attendent l'accomplissement d'une catastrophe devenue fatalité. Y vivent Constance, une baba cool illuminée, et son enfant, Stella, un petit garçon qui vit « une tempête d'hormones » et change de sexe à l'adolescence, un couple de satanistes, une ancienne star du porno – des marginaux, qui incarnent la conviction de Jenni Fagan : « *Je ne crois pas en la normalité. Je pense que c'est un mythe* (1). » Tous restent là, contrai-



rement à leurs concitoyens qui partent vers le sud, tous sont à la fois reclus et ensemble, en une sorte d'élan ultime, quasi mystique, qui les voit arpenter une zone toujours plus cernée par les glaces, fabriquer des poêles de fortune en buvant du gin artisanal et évoquer les vieilles querelles de famille ou de clocher.

On lit ici une histoire d'amour (dont on ne révélera rien), un roman de formation (la puberté de Stella), une trame aux dimensions socio-économiques (la vente du cinéma de MacRae, la gestion de l'environnement dans ces étendues du nord de l'Écosse). Ainsi, en accordant ces lignes d'intrigue en une dystopie, Jenni Fagan maîtrise son sujet tout en offrant à la réflexion un horizon. *Les Buveurs de lumière* se déroule en un compte à rebours de cinq mois, durant lesquels ces outsiders seront confrontés à une somme de questions croissantes à mesure que la fin approche, dans un décor de neige et d'aurores boréales, où vont surgir trois soleils. « *On peut absorber la lumière jusque dans les chromosomes puis, au plus sombre de l'hiver, quand il n'y en a plus du tout, on se met à rayonner, rayonner, rayonner.* » Porté par cette lumière, et par des personnages aussi étranges qu'inoubliables, c'est là un roman où le réalisme se nourrit de lyrisme et devient féérique.

HUBERT ARTUS.

(1) Entretien, [http //blog.collibris-app.com](http://blog.collibris-app.com)